Pour citer cet article :

Vattier (Guy), « Réflexions sur la violence », *Rééducation*, n°257-258, avril-mai 1974, p. 1-13.

Enfants en justice
XIX-XX ème siècles

PUBLICATION MENSUELLE

RÉÉDUCATION

REVUE FRANÇAISE DE L'ENFANCE

DÉLINQUANTE DÉFICIENTE & EN DANGER MORAL

SOMMAIRE

Réflexions sur la violence	Guy VATTIER	1
L'éducateur face à ses élèves	M. JACQUEY	15
L'élan vital de l'enfant	Dr. J-Y. HAYEZ	39
Conseil de l'Europe		47
Informations		57
Bibliographie		79

29e ANNÉE AVRIL-MAI 1974

257
258

C.O. - JUVISY
- 2 OCT 1974
ARRIVÉE
N° 3452

RÉFLEXIONS SUR LA VIOLENCE

par Guy VATTIER

La violence existe. Elle se manifeste à bien des niveaux. Elle se présente dans le monde animal et dans le monde des hommes. L'éducateur s'y trouve confronté et la décèle dans son élève et en lui-même. D'où la nécessité d'une « méditation sur la violence ». Le 23e Cours international de criminologie (Maracaïbo - Venezuela du 28 juillet au 3 août prochain) sera entièrement consacré à l'étiologie et la typologie du comportement violent, y compris la violence politique et syndicale. L'école d'éducatrices de Nancy a consacré, en 1973, une session de trois jours au problème de la violence, elle a été introduite par les réflexions de Guy Vattier que nous publions ci-après.

P. L.

« Je l'aimais trop, alors je l'ai tué ».

Voilà une déclaration certes paradoxale mais que tous ceux qui ont un peu fréquenté les cours d'assises ont entendue au moins une fois.

Et vous connaissez sans doute ces deux dictons populaires :

« C'est plus de l'amour, c'est de la rage. »
« Qui aime bien, châtie bien. »

La première piste de réflexion que je me propose d'ouvrir ici est la suivante : **L'amour est-il source de violence ?**

A dessein, j'ai souligné d'emblée l'étrange paradoxe du crime passionnel dans lequel la violence supprime l'objet — sujet dont la personne « criminelle » affirmait ne pas pouvoir supporter la perte. « Je ne pouvais pas supporter que ma femme — ou mon mari — s'en aille avec un — une — autre, je l'ai tué. » Je supprime l'être dont le départ m'était insupportable. Ou alors, l'autre ne voulait pas de moi et je le tue parce qu'il me repousse. C'est le drame des soupirants éconduits, des amants délaissés. Il y a là une contradiction évidente entre le discours d'amour et l'acte relevant du plus élémentaire instinct

de propriété. Nous essaierons d'élucider ce phénomène et en attendant, notons cette première question sur les rapports qui existent entre l'amour et la violence.

Deuxième piste que nous pouvons ouvrir et qui est toujours d'actualité : **La politique et la violence.**

Pour les élections législatives françaises, les partis au pouvoir déclarent : il serait absolument insupportable que la gauche ait la majorité. Renchérissant en intolérance, le secrétaire général d'un important syndicat fait savoir qu'en cas de défaite de la gauche il faudra s'attendre à des grèves. De chantages à peine voilés en menaces, l'escalade de la violence — verbale avant de devenir physique — fait peser désormais sur toutes les consultations électorales un climat malsain et dangereux pour l'esprit même de la démocratie.

Parce que, disons-le tout net, nous avons à peu près autant de sens démocratique que des babouins. Comment expliquer autrement qu'ici on tire sur des colleurs d'affiches, que là on en blesse un autre à coups de pierres, que les pires insanités recouvrent les murs, etc. Etrange notion de la démocratie, que celle qui fait assimiler l'adversaire à un ennemi qu'il faut abattre à tout prix et par n'importe quel moyen...

Seconde interrogation, donc, quels sont les rapports de la politique et de la violence ? Et peut-être — et surtout — comment la nécessaire animation altruiste de la communauté est-elle devenue cette compétition pour le pouvoir ?

Avant d'aller plus loin, il me paraît opportun de noter qu'en ce qui concerne l'amour aussi bien que la politique la violence apparaît d'abord comme une manifestation d'impuissance.

Lorsque j'arrive à bout d'arguments, que je ne parviens pas à convaincre mon adversaire, je le frappe. Ce sont les fameux « arguments frappants » ! Sa résistance m'énerve, je l'agresse, d'abord verbalement puis physiquement. Je suis tombé dans l'engrenage de la violence.

Lorsque je ne sais — ou ne peux — pas aimer ou être aimé, je tue.

Lorsque je ne sais — ou ne peux — pas être, je me tue.

Autrement dit, que la violence soit dirigée contre autrui ou qu'on la retourne contre soi, elle apparaît dans la plupart des cas comme une manifestation de l'impossibilité d'être, de savoir être ou de paraître, d'un sentiment d'impuissance affective. C'est un peu la finalité des révolutionnaires qui sont acculés à la violence, en désespoir de cause.

Ouvrons une autre piste : **Dieu et la violence.**

A la base de notre civilisation judéo-chrétienne nous avons un texte qui conditionne l'essentiel de notre philosophie et de notre morale : la Bible.

Or, c'est un livre extrêmement violent, qui s'ouvre sur la Genèse où l'on voit un Dieu répressif qui ordonne de ne pas toucher à l'arbre de la connaissance... et vous savez la suite !

L'expulsion d'Adam et Eve du paradis terrestre assortie de malédictions est une action particulièrement punitive et violente.

La Bible prend fin sur l'Apocalypse, scène on ne peut plus violente et promettant les pires malheurs à ceux qui ne posséderont pas la Vérité.

D'où le fait que nos notions de Dieu, du péché, de la religion, soient empreintes de violence.

Il nous faudra réfléchir au rôle de cette notion d'un Dieu vengeur dans l'histoire des hommes, leurs conquêtes, la prise du territoire par les hommes, de la Terre (1).

Toutes les civilisations se sont et restent fondées sur la violence. Toute prise de territoire, toute organisation politique et sociale est basée sur une violence au moins originelle, souvent latente.

Le problème que nous pouvons nous poser est de savoir si aujourd'hui les hommes se trouvent dans des conditions qui leur permettent d'organiser leur vie autrement qu'à partir de rapports de violence.

Nous tenterons d'y réfléchir durant ces quelques jours.

Bien que cela nous soit pénible, il nous faut reconnaître que nous sommes parvenus à notre stade actuel d'évolution par une suite d'actions violentes. Les grands capitaines ont précédé les chercheurs, les savants, les philosophes.

Sans l'établissement, à certains moments de l'histoire des hommes, d'une paix relative remportée par les armes et la violence, notre espèce n'aurait pas connu ces périodes de recherches artistiques, culturelles, scientifiques et techniques.

---

(1) Que les religions aient pu engendrer de la violence, c'est un fait historique incontestable. S'il existe dans la Bible des notations d'un Dieu vengeur et répressif, le message biblique est loin de se limiter à une telle notion. Faut-il rappeler que le « Cantique des Cantiques » présente Dieu-Amour et que le message chrétien des Béatitudes était tenu par Gandhi, l'homme de la non-violence, pour un des sommets de la pensée. Ce qui n'empêche pas de poser la question Bible et violence.
N.D.L.R.

D'où un paradoxe : c'est grâce à la victoire de la force, de la violence, qu'à certains moments un équilibre précaire parvient à s'établir. C'est-à-dire que nos prétendues actions de paix et de non-violence procèdent d'une violence qui les a rendues possibles !

Ouvrons une autre piste : celle des formes modernes, actuelles de la violence.

La violence érotique, par exemple, qui nous submerge. Je dirais fort heureusement car la violence antérieure consistait à tout dissimuler.

Avant, répression, maintenant oppression, agression. Il faut se promener par exemple dans les sex shops pour voir tous les objets de violence — fouets, chaînes, instruments de torture très bizarres — qui sont vendus. Le pourcentage de ces matériels dans le chiffre d'affaires de la pornographie en France interdit de croire que leur acquisition est le seul fait de détraqués sexuels. Sans doute ce phénomène a-t-il une signification. Nous la chercherons ensemble.

Ensuite ces événements dont nous sommes presque quotidiennement les témoins : **les prises d'otages.**

« Je ne peux pas obtenir de mon directeur ce que je veux, alors je l'enferme dans son bureau. »

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Peut-être, effectivement, n'avait-il jamais voulu m'écouter. Je m'instaure donc le droit de lui imposer le dialogue qu'il m'avait refusé jusqu'ici. Mais il existe bien d'autres otages, politiques, militaires, idéologiques, etc. Au nom de quelle morale la prise d'otage par des bandits ayant attaqué une banque serait-elle considérée comme plus odieuse que l'interdiction faite par l'U.R.S.S. à ses ressortissants d'origine juive de regagner librement Israël ?

Droit à la violence, devoir de violence, réponses à la violence, autant de questions qui nous entraînent très loin. A partir du moment où chacun détermine ses propres critères d'utilisation de la violence, celle-ci devient un privilège individuel aussi dangereux que le droit collectif.

Et puis nous connaissons la terrible violence potentielle que détiennent les grandes puissances de la Terre. L'U.R.S.S. et les U.S.A. possèdent des **stocks d'armements nucléaires** suffisants pour supprimer plusieurs dizaines de fois toute vie à la surface du globe ? Ils n'en continuent pas moins, imperturbablement, chaque jour qui passe, à fabriquer d'autres bombes, d'autres missiles, d'autres moyens de destruction.

Et c'est bien une violence qui nous est ainsi faite. Car dans ces deux pays, ce sont certainement des minorités de gens qui souhaitent la perpétuation de ce système et qui l'imposent non seulement à la majorité de leurs concitoyens mais encore à tous les terriens, sans leur demander leur avis.

Je pense que la première réflexion que nous pouvons formuler est celle-ci : **la violence est en tous, partout, à tout moment.**

Elle a des formes extrêmement variées mais elle est une et il n'existe pas de différence de nature entre l'inquisition, le nazisme, le stalinisme, l'esclavagisme, etc. D'ailleurs on en prend vite conscience en observant lucidement des systèmes qui se disent politiquement, idéologiquement, différents, tels que l'U.R.S.S. et les U.S.A. mais qui manifestent exactement le même attachement pour la guerre, les armements, la force et la violence.

Le lance-pierre et la bombe atomique procèdent de la même philosophie. Entre ces deux engins, il existe une différence scientifique, technologique, etc. Mais la philosophie est identique et guidera la main qui tient le lance-pierre comme celle qui appuiera sur le bouton de départ d'un missile.

Première conclusion, ce n'est pas dans les formes ou les moyens qu'il faut rechercher l'étiologie de la violence mais dans les processus intellectuels. **Espérer voir un jour la disparition de la violence c'est croire à nos possibilités d'évolution mentale, à une mutation de nos modes de pensée qui permettraient d'envisager raisonnablement une modification de nos réactions, de nos rapports familiaux et sociaux, de tous nos systèmes relationnels.** Il peut paraître utopique de croire à des changements si radicaux et d'en attendre la disparition de la violence. Mais nous n'avons rien à perdre car, de toute évidence, la violence ne prendra pas fin par des moyens « frappants » !

Aujourd'hui, nous vivons dans une société — occidentale, européenne, « développée » — qui refoule la violence, la nie, cherche à la fuir. Je ne crois pas à cette attitude. Car, ou ce sont les processus intellectuels qui évoluent ou il ne faut rien attendre de fondamental. A partir du moment où l'on se contente de repousser la violence par les lois, les interdits, on ne fait que la compresser, la comprimer. A un moment ou à un autre, elle explosera. C'est exactement comme lorsque vous ouvrez un robinet et que vous appuyez votre main sur son orifice. L'eau s'échappera tout de même, entre vos doigts, par le moindre interstice. Il le faudra, vous ne pourrez pas la retenir indéfiniment.

Le problème de la violence est de même nature. Nous refusons de l'élucider alors il apparaît dans mille et une manifestations individuelles ou collectives.

J'ai été très impressionné par un fait divers récent : un poids lourd qui transportait des denrées alimentaires a été accidenté près de Nancy. La marchandise s'est répandue sur la route. Des automobilistes ont arrêté leur voiture et se sont précipités sur les denrées, ont pillé

le camion en se battant entre eux. Quelle est la signification d'un tel comportement dans une civilisation où les gens ne meurent pas de faim et qui, par conséquent ne peuvent justifier d'une motivation vitale ?

Dans le même ordre d'idées, quelle est la signification d'un meurtre pour une place de parking ou du bruit fait par un voisin ?

Une place de parking, c'est un morceau de territoire à prendre. C'est l'étendue qui se trouvait devant la caverne, pour l'homme préhistorique et qu'il voulait avoir — ou récupérer — pour y faire paître son mammouth domestique ou pousser des poireaux !

Faute de ce besoin essentiel, la place de parking symbolise la portion d'espace que nous voulons absolument posséder pour notre maîtresse à quatre roues. Et nous voilà prêts à tuer. Il me faut cette place-là, pas une autre et au besoin j'accepte de la conquérir à coups de manivelle.

Voilà de quoi nous faire réfléchir !

Alors, fallait-il refouler la violence et la nier pour, finalement, la voir s'exprimer dans les actes les plus absurdes de la vie quotidienne ?

Nous prétendons aussi la canaliser, par le sport, notamment. Ce sport, dont on a dit tant de sottises, par exemple qu'il était un moyen d'apprentissage de l'esprit de camaraderie, d'équipe, de solidarité !

Combien ai-je entendu d'éducateurs dire que le sport était un moyen de rééducation ! On a même publié des ouvrages sur le sport et la rééducation des jeunes délinquants. Je suis absolument, résolument sceptique. Qu'observons-nous ?

Le sport — collectif en particulier — est une école de la violence, de l'intolérance, du racisme. A mon avis, il est même souvent néfaste et je pèse mes mots. Néfaste dans la mesure où on l'a dénaturé comme les hommes dénaturent la plupart des choses. A l'apprentissage de la fraternité, de l'entraide, nous avons substitué celui de la compétition la plus sordide, de l'ambition, de l'égoïsme, etc.

Regardez ce qui se passe sur un terrain de rugby, de football, sur un ring, aux Jeux Olympiques, au Tour de France et dites-moi où est l'amitié, où est le fameux esprit sportif, où est l'esprit, la philosophie du sport dans toute cette brutalité, cette bestialité. Je ne parle pas du catcheur, ce serait trop facile ; mais du rugbyman ou du footballeur qui quitte le stade sur une civière, ensanglanté ; du cycliste que l'on voit arriver à l'étape, trempé de sueur, que l'on a poussé comme une bête, sur lequel on a peint qu'il fallait écrire avec « bic » ou boire « coca-cola », malheureux homme-sandwich sur deux roues, itinérant panneau publicitaire vivant. Misérable chose en vérité que ce sport-là.

Voilà donc une autre piste ouverte : le sport et la violence.

Nous en arrivons naturellement au phénomène de la guerre.

Qui ne souhaite, en parlant de la violence, la symboliser tout entière par la guerre ?

Au risque de vous choquer, je dirai qu'à mon avis c'est une forme mineure de la violence. C'est la plus spectaculaire mais pas la plus grave. Si toute la violence du monde pouvait se liquider pendant les guerres, ce serait bien rassurant. Hélas ! il n'en est rien. La guerre ne liquide pas plus la violence qu'elle ne l'empêche, la prévient ou, à la limite, ne la facilite. Elle est seulement un temps fort, collectif, de violence. Si vous en avez la possibilité, je vous recommande la lecture des ouvrages de Gaston Bouthoul, le père de la polémologie, qui, en sociologie, a fort bien analysé la guerre comme phénomène social, épiphénomène de la violence ni plus ni moins inquiétant que d'autres (2).

Lorsque vous observez la vie sociale dans une société comme la nôtre, c'est la guerre en permanence, toujours, partout. Guerre pour le pouvoir — tous les pouvoirs — pour prendre le métro, pour partir en vacances, sur les routes, etc. Cette dernière est une guerre larvée mais qui fait, bon an mal an, 16 000 morts. Une guerre qui fait 16 000 morts et plusieurs centaines de milliers de blessés par an, ce n'est déjà pas si mal !

Il y en a peu, sauf les grandes guerres qui, elles, ne revenaient que tous les vingt ans. Faites la multiplication. Grâce à l'automobile, c'est 1914-1918, régulièrement, jour après jour. Mais c'est par petites doses, donc moins grave parce que moins « frappant ». Nous l'acceptons tous ainsi.

La guerre... Je repense à un livre de Cazeneuve dans lequel il analyse **la musique « pop » comme ambiance de violence** en citant la « sono », les « éclairages » etc. C'est vrai, mais cette ambiance psychédélique vous l'avez dans la guerre. Qui a déjà entendu tomber des obus, défilé avec une musique militaire, sait bien le nombre de décibels que cela produit. La guerre, c'est du psychédélisme avant la lettre.

---

(2) Signalons que Gaston BOUTHOUL a créé l'institut français de polémologie (40, rue Lauriston, 75116 Paris) et est le directeur d'une revue « *Etudes polémologiques* » d'un très grand intérêt. Il bénéficie des collaborations les plus sérieuses. Le numéro du dernier trimestre (4 numéros par an, abonnement : 30 F) comporte le sommaire suivant : Les deux faces de l'U.R.S.S. ; la vérité polémogène, par Paul MG Lévy — Psychologie des profondeurs et agressivité, par Gaston BOUTHOUL — Fantasmes d'agression, par Franco FORNARI — Etude des catastrophes et polémologie, par Charles A. CHANDESSAIS — Comprendre les conflits sociaux, par L.-L. ANNEQUIN — La violence mondiale en 1972, par René CARRÈRE et Pierre VALAT-MORIO.

P. L.

Nous réfléchirons donc à ce phénomène de la guerre et, par exemple, au fait que lorsqu'un petit groupe d'hommes déclare une guerre — c'est toujours un petit groupe — la majorité de leurs concitoyens la fait sans discuter.

Voyez le nombre infime — comparé aux effectifs engagés — des déserteurs américains au Viet-Nam, français en Algérie ou en 1914-1918, allemands en 1939-1945, etc. C'est donc bien que la guerre rencontre l'adhésion du plus grand nombre, éveille une satisfaction latente, correspond à un désir plus ou moins conscient qui trouve là l'occasion de s'exprimer en une agressivité reconnue, une violence codifiée.

Je voudrais attirer votre attention, dans cette perspective, sur **deux expériences à travers lesquelles nous voyons apparaître certains aspects de la nature humaine.** L'une a été menée par une équipe de sociologues : dans un groupe d'étudiants en sociologie, on a procédé à un tirage au sort au terme duquel la moitié des étudiants devaient jouer le rôle de prisonniers et l'autre moitié celui de gardiens, ceci dans des conditions réelles d'incarcération. Il a dû être mis fin à l'expérience au bout de quelques jours seulement. Les « prisonniers », étudiants la veille, gens apparemment équilibrés et qui semblaient n'avoir pas de problèmes particuliers reproduisaient exactement les symptômes de l'univers carcéral : désespoir, désintérêt, tentatives de suicides, etc. Ceux qui jouaient le rôle de « gardiens » avaient adopté, à l'égard de leurs condisciples de la veille, les comportements les plus sadiques du gardien tel qu'on peut le caricaturer : brimades, coups, etc.

La seconde expérience a été menée avec des volontaires enfermés dans un abri anti-atomique pour y vivre quelques semaines. Le but des psychologues et sociologues qui la menaient était de connaître les réactions de gens rassemblés dans un lieu clos, sans informations extérieures, avec des activités ludiques du type jeux de société et des discussions. Le groupe était bisexué. Une nourriture normale et abondante était prévue. Là aussi, l'expérience dut être arrêtée avant son terme tant le taux d'agressivité était élevé. Les gens ne parvenaient même plus à faire une partie de cartes.

Il semble bien qu'en dépit du niveau intellectuel, de la volonté, de l'effort de réflexion des individus, de leur aptitude à conceptualiser les événements, à la lumière des faits observables et des expériences, que la violence est latente en chacun de nous, qu'elle prend des formes différentes selon les individus mais que, à la moindre sollicitation, elle apparaît.

A ce propos, je vous incite à **observer des gens qui jouent aux cartes,** qu'il s'agisse du bridge, du poker ou même de quelque démo-

cratique jeu tel que la belote. Que sont des cartes ? Des représentations symboliques, des morceaux de carton sans valeur intrinsèque. Elles n'ont que celle que leur donne la règle : l'un est roi, l'autre valet.

Observez donc une partie de cartes — sans enjeu financier car je n'introduis même pas le facteur appât du gain — et la rapidité à laquelle le taux d'agressivité augmente. Faites par exemple exprès de mal jouer, de commettre des fautes grossières et vous allez voir l'irritation, la colère de votre partenaire. Or, je le répète, vous jouez uniquement pour marquer des points ! C'est ridicule pour une activité ludique purement symbolique. Ainsi, même par le biais d'un jeu, vous pouvez déclencher expérimentalement l'agressivité voire la violence.

Engageons-nous à présent sur une autre piste, celle des rapports entre la **violence et l'opinion publique à travers, en particulier, les mass media.** Dans cette perspective, je prendrai deux exemples : celui de la peine de mort et celui des hôpitaux psychiatriques, exemples qui nous sont proches dans le temps et l'espace.

Qu'est-ce que la peine de mort sinon la légitime violence de la société ? C'est l'assassinat légalisé, la loi du talion déguisée, par personnes interposées. C'est surtout la justification des violences qu'elle entend réprimer ou prévenir. Le criminel potentiel peut dire : « j'ai le droit de tuer dans la mesure où il préexiste à mon acte une peine qui l'annule. Je peux tuer car en tuant je prends la responsabilité d'être tué. J'accepte un risque existant, codifié. » Contrairement à ce que disent ses partisans, la peine de mort justifie le crime.

Venons-en à la récente affaire du Centre psychothérapique de Laxou. Peut-être avez-vous lu à ce sujet le reportage illustré de photos publié par un grand hebdomadaire. Je serais très surpris que ce reportage soit entièrement faux même si nous pouvons admettre certaine présentation favorable à une thèse préétablie.

Il n'en reste pas moins que la situation des hôpitaux psychiatriques en France — et nous le savons bien — est dans l'ensemble aussi dégradée que celle de nos établissements pénitentiaires voire même de nos établissements de rééducation !

Trop de malades mentaux entrent en hôpital psychiatrique pour des troubles plus ou moins profonds mais en sortent — dans le meilleur des cas — « irrécupérables ». De même pour les délinquants qui achèvent leur apprentissage du crime en prison et pour les jeunes inadaptés qui quittent nos centres complètements révoltés.

Toujours est-il qu'un journal dénonce cette situation. A ce moment, que voit-on ? Le préfet déclare que tout va bien et qu'il ne se passe rien de répréhensible dans un établissement sur lequel il exerce une tutelle. Rien là que de très normal. Le médecin-chef, bien

entendu, confirme cette assertion. Mais là où la chose devient exemplaire c'est lorsqu'on voit le syndicat des infirmiers soutenir le préfet et le médecin-chef en déclarant que si, de temps en temps, on attache bien un fou c'est pour l'empêcher de se faire mal ! Or, pour Buffet et Bontemps, on avait également vu le syndicat des gardiens de prison réclamer la peine de mort et faire pression sur le ministre de la Justice pour obtenir l'exécution des deux hommes !

Ce qui est remarquable c'est donc cette collusion en faveur de la violence. Certes, les prisonniers et les malades mentaux ne sont pas syndiqués ceci expliquant sans doute cela.

Maintenant, venons-en si vous voulez à **la violence biologique, psychique et autres du déterminisme individuel.** Cette violence s'exerce sur nous de l'instant où nous accédons à la conscience à celui où nous cessons d'exister. Nous pouvons y croire ou pas mais il semble bien qu'une partie non négligeable de nos actes, de nos attitudes, de nos réactions, de l'ensemble de notre comportement nous échappe, sous l'influence de notre histoire, de notre « passé génétique ». C'est tout de même une forme de violence que cette force méconnue sinon inconnue qui s'exerce et nous conditionne, nous amène à être ce que nous sommes et personne d'autre. Nous y sommes soumis et peut-être pouvons-nous penser que même nos pensées, nos paroles, chacun de nos gestes sont violentés par une influence qui nous échappe, qui est nous et fait que nous ne sommes pas vraiment nous.

Si seulement nous avions l'humilité de nous reconnaître aussi comme un ensemble de phénomènes physiques et chimiques !

Comment parler de la violence sans évoquer la publicité ?

On vous dit : mettez un tigre dans votre moteur.

Lavez-vous les dents avec un dentifrice au goût sauvage.

Achetez cette voiture aux lignes agressives. Etc.

Cela, c'est la violence dans la publicité. Mais il y a celle que me fait la publicité, cette pression qui s'exerce sur moi, de quel droit ? Du droit du plus fort, c'est-à-dire de celui qui a loué les emplacements publicitaires ou les moments d'antenne. C'est une condition de la violence qui s'achète que ce droit du plus fort aujourd'hui.

Tout ce qui précède nous conduit à nous demander où, actuellement sur terre, on ne trouve pas de violence. Nous pouvons répondre : nulle part. Certains pays sont en guerre, d'autres en état de paix apparente ce qui ne les empêche nullement d'être traversés par les courants de la violence.

Il est symptomatique que tant de pays soient dirigés par un militaire ou un ancien militaire, surtout dans les nations en voie de développement. Et les rois, de même que certains chefs d'Etat, affectionnent d'apparaître aux foules en uniforme militaire.

Cela vaut la peine de réfléchir. Prenez le cas d'Israël : jusqu'au moment de son retour en Palestine, le peuple juif a été humilié, martyrisé. Il n'a trouvé le respect des autres, la dignité, que par la force et la violence.

Pourtant, aucun peuple n'était plus riche humainement, philosophiquement, religieusement. En dépit de sa force morale, de son génie, il a subi tous les avatars de l'Histoire et il n'a recouvré une patrie que grâce à une armée puissante et organisée qui le fait redouter de ses voisins. Serait-ce la preuve que, finalement, seules la force et la violence permettent d'être, d'exister ?

Je pose la question.

Ou bien la peur finit-elle par déclencher le processus de la violence ? Est-elle un facteur de violence ?

N'avez-vous jamais observé cette scène : lorsqu'un enfant qui a tenté de traverser une rue manque de se faire écraser, sa mère se précipite et lui administre une fessée ! Quel est le but inavoué de cette fessée sinon d'annihiler la peur de cette mère ? L'acte violent naît le plus souvent d'une peur qu'il tend à liquider.

Dans les circonstances de guerre, ou peut observer mille exemples de violences qui naissent de la peur.

Trois aspects se dégagent du concept de la violence :

— un aspect « philosophique » ;
— un aspect « sociologique » ;
— un aspect « juridique ».

Philosophiquement, il faut nous interroger très sincèrement sur tous les rapports de l'homme avec ses semblables, son environnement, son territoire, tous ces rapports qui sont marqués par une violence dont ils procèdent.

Sociologiquement, la violencce, aujourd'hui comme hier, sous des formes très diverses, préside à l'organisation de la vie, de la cité, des Etats, etc.

Juridiquement, la violence est considérée contradictoirement. La loi qui la réprime institue les exceptions qui la légitiment. On peut tuer le voleur qui est entré chez soi : c'est la légitime défense. La peine de mort sanctionne un certain nombre de crimes. Donc la loi fixe en même temps un interdit à la violence individuelle et les conditions dans lesquelles on peut l'exercer au nom du groupe.

Mais nous observons une infinité de formes diffuses de la violence... L'expression « se faire violence ». Qu'en est-il exactement ? Et la fameuse séduction ! N'est-ce pas une violence insidieuse ?

Maintenant, il nous reste à considérer **un problème qui nous concerne plus directement dans la mesure où nous croyons, ou nous disons être des éducateurs.**

C'est celui de la dose de violence qu'il est possible d'accepter, de canaliser ou de récupérer dans une société donnée. Là encore je ferai référence aux travaux de Cazeneuve qui dit que le **spectacle violent** — tel le film d'horreur, de sadisme etc. — ne crée pas la violence, ne déclenche pas forcément un acte agressif mais **crée une accoutumance à la violence.** Je le rejoins totalement sur ce point. Rien n'est plus dangereux que de penser que les spectacles violents ont toujours existé, existeront toujours et qu'il faut laisser aller. C'est la fameuse bonne conscience sociale avec laquelle on dit aussi : « Il y a toujours eu des prostituées, il y en aura toujours, nous n'y pouvons rien, c'est très bien ainsi ».

Le phénomène d'accoutumance risque d'être plus dangereux que celui de l'incitation. Je me refuse d'ailleurs dans cet ordre d'idées à différencier une charge policière d'un film érotico-sadique.

Nous remarquerons que le monde et l'homme sont violents par nature. Ce qui n'est pas du tout contradictoire avec les théories de Rousseau selon lesquelles l'homme, également par nature, est bon. Ces deux concepts ne sont pas nécessairement antagonistes. D'une part l'homme peut être à la fois bon et violent par nature et d'autre part son naturel bon a pu, au cours de son histoire, devenir violent. Je ne suis pas d'accord par exemple avec Storr qui, dans son livre « *L'agressivité nécessaire* », dit à peu près que Rousseau avait tort car on peut démontrer que l'agressivité par nature existe. C'est une chose de soutenir que l'homme est naturellement bon ou méchant mais c'est une autre chose que d'essayer de comprendre comment il est devenu agressif et violent.

Je ne crois pas à une autre évolution que celle des processus mentaux. Il me paraît utopique de penser que la violence sera jugulée par une censure généralisée, la création de places de parkings pour tous, l'envoi de nos bombes atomiques sur le Soleil ou Mars et la suppression des armées. Je suis persuadé qu'après cela la violence serait encore, en chacun de nous, enracinée.

Par contre, je crois à une évolution de la réflexion, de la nature humaine, des processus intellectuels qui permettrait aux hommes de découvrir une nouvelle philosophie de l'existence, d'autres formes, d'autres styles de rapports humains d'où soit exclue la violence.

Un mot encore sur l'éducation et la violence. Dès son plus jeune âge, l'enfant découvre la violence dans ses rapports avec ceux qui l'entourent. Car l'éducation est le plus souvent à base de contraintes et de violences. Je dirai qu'en tout éducateur, rééducateur, pédagogue, un fasciste sommeille.

Et le fameux complexe d'Oedipe, désir de tuer le père, donc essentiellement désir de violence refoulé — mais liquidé ou non — se trouve à la base de la formation de la personnalité des garçons si nous en croyons Freud.

Dès l'origine, nous trouvons en nous une envie de meurtre.

Avant de nous quitter pour rejoindre les différents groupes de travail, gardons présent à l'esprit que la violence se trouve aussi bien dans les religions que dans les idéologies politiques.

Il nous reste à nous demander en conscience :

— quelle est la signification de cet acte de fait ?
— où en sommes-nous, chacun et tous ensemble ?
— quelle réflexion sur l'homme et la société sommes-nous amenés à formuler ?
— quelles attitudes pouvons-nous remettre en question, chacun pour ce qui nous concerne, en vue de n'être plus acculés à la violence ?
— quel est le sens d'une éducation dans un monde violent, en sachant que nous sommes violents et que l'éducation est violence ?

Guy VATTIER.